

cha la tête à deux ou trois reprises, et d'un ton de doux reproche rendu plus sympathique par un accent d'affectueux dévouement :

— Vous avez encore pleuré, madame, dit-il.

— C'est vrai, répondit-elle d'une voix languissante, pour quoi vous le cacherais-je, mon père ? Quoi que je fasse, je ne puis m'en empêcher, je sens à chaque instant mon cœur monter à mes lèvres. Je souffre, oh ! bien cruellement, et ces larmes que je verse, sans même m'en apercevoir, calment presque ma douleur.

— Pleurez, madame, les larmes consolent, pleurez, mais soyez forte. Songez que le malheur qui vous frappe est immérité. Pleurez donc, non pas sur vous qui êtes innocente et pure devant le Seigneur, mais sur celui qui vous méconnaît et qui, frappé d'aveuglement aujourd'hui, reviendra bientôt à vos pieds, j'en ai la conviction, implorer un pardon que vous lui accorderez d'autant plus facilement qu'il a été plus coupable.

— Mon père, mon cœur se brise, mes forces sont épuisées, je me sens mourir.

— Soyez forte, je vous le répète, ma fille ; le Seigneur vous éprouve. Il ne frappe que ceux qu'il aime. Votre vie n'est plus à vous, elle appartient tout entière à cet ange-blanc et-rose endormi sur votre giron ; souvenez-vous que vous êtes femme, que vous êtes mère, et qu'à ce double titre votre existence doit être toute d'abnégation et de dévouement.

— Je le sais, mon père.

— Courbez-vous sous la volonté du Seigneur. Qui sait si vous ne serez pas trop vengée un jour.

— Mon père, que voulez-vous dire ?

— Rien, madame, pardonnez-moi ces paroles que je regrette d'avoir prononcées. Je ne viens pas ici, Dieu m'en garde, pour ajouter à votre souffrance ! je viens au contraire faire luire un rayon de soleil dans la sombre nuit de votre douleur.

— Expliquez-vous ?

— Madame, ainsi que vous m'en avez donnée l'ordre, j'ai cherché depuis notre arrivée à Paris la femme qui, bien que toute jeune fille alors et sœur de lait de votre mère, a été élevé avec vous au château de Fargis.

— Et cette femme, cette chère Fanchette, vous l'avez trouvée, enfin ?

— J'ai eu ce bonheur, madame, ce soir même vous la verrez.

— Oh ! dites-moi, je vous prie...

— Rien, madame. Je ne veux pas, par quelque parole indiscrette ou brutale à mon insu, déflorer le plaisir que vous aurez à causer avec elle. Permettez-moi donc de garder, quant à présent, le silence.

— Merci, mon père, merci ; vous êtes bon et vous comprenez les angoisses de mon cœur. Oui, mieux vaut que nous causions toutes deux, il y a chez les femmes un instinct inné qui les fait se deviner par un mot, par un sourire, par un regard. A quelle heure viendra-t-elle ?

— A neuf heures, madame.

— Oh ! que le temps va me sembler long jusque-là ; car, j'en ai le présentiment, elle m'apprendra bien des choses que j'ignore.

— Ayez courage, madame, songez à l'égaré ; embrassez votre fils et ce temps qui vous paraît si long s'écoulera comme un rêve.

— Un mot encore, mon père. Avez-vous vu Diane, ma chère Diane ?

— Non, madame ; répondit un peu sèchement le ministre.

— Vous ne l'aimez pas, mon père. Pauvre enfant, si seule et si abandonnée, je l'ai quittée, sur votre recommandation expresse, sans lui faire connaître le refuge que j'avais choisi. Eh bien ! au fond du cœur, mon père, je me reproche ce manque de confiance envers elle, qui pour moi était l'amie de toutes les heures, la compagne de mon enfance. Vous l'avez voulu, j'y ai consenti, pourtant, je vous l'avoue, je regrette d'avoir cédé à votre prière. Pauvre chère Diane, quelle doit être son inquiétude !

— Madame, le sacrodoce que j'exerce m'ordonne non pas de condamner mais d'absoudre. Accordez-moi pour quelques jours encore, je vous en supplie ardemment, de ne pas chercher à revoir cette amie que vous regrettez si fort. Bientôt, je l'espère, bien des points aujourd'hui obscurs s'éclairciront. Aucun homme n'est infailible. Si je me suis trompé, croyez-le bien, je serai le premier à reconnaître mon tort. Mais d'ici-là, je vous en supplie, madame, accordez-moi toute liberté d'action ainsi que jusqu'à présent vous avez daigné le faire. Dieu nous voit et nous juge. Je ne vous demande que quelques jours.

— Soit ! mon père, puisque vous l'exigez absolument. Mais ces quelques jours passés ?...

— Oh ! je vous prouverai que j'ai eu raison, madame, ou je vous avouerai franchement que j'ai failli.

Il y eut un moment de silence.

Ce fut la comtesse qui, la première, reprit la parole.

— Il y a-t-il longtemps que vous êtes allé à Mauvers ? demanda-t-elle.

— J'y suis allé aujourd'hui même, madame.

— Et ?... fit-elle avec une certaine hésitation, il n'y a rien de nouveau là-bas ?

— Rien, madame, sinon que les pauvres gens sont désolés de se voir abandonnés ainsi.

— Hélas ! murmura-t-elle.

— Ne comptez-vous donc pas retourner au château de Mauvers ?

— Non, je mourrais dans ce château où a commencé et fini mon bonheur.

Elle se leva alors et, sans éveiller son fils qui dormait toujours de ce sommeil calme et pur que Dieu envoie aux enfants, elle le porta doucement à un charmant berceau dans lequel elle le coucha.

En ce moment la portière fut soulevée et le majordome parut.

— Que désirez-vous, maître Restant ? lui dit affectueusement la comtesse.

— Madame la comtesse, une femme est là qui demande à être introduite auprès de madame la comtesse.

— Connaissez-vous cette femme ? Vous a-t-elle dit son nom ?

— Elle ne m'a pas dit son nom, madame, mais je la connais. Elle est de notre pays et a épousé un des anciens tenanciers de M. le comte de Luc.

— Et vous dites qu'elle se nomme ?

— Fanchette Grippard.

— Oh ! qu'elle entre, qu'elle entre !

Le majordome s'inclina et sortit.

Le ministre se leva.

— Vous me quittez, mon père ? lui dit la comtesse.

— Oui, madame, répondit-il en souriant. Il y a certaines circonstances où la présence d'un tiers, quel qu'il soit, est toujours gênante, surtout lorsqu'il s'agit d'expansion de cœur.